

Titre de la présentation La Californie entre deux eaux:adaptation et réparation, la question de la justice environnementale

Nom Boutié

Prénom Elise

Titre de la thèse Attendre la fin, et après ? Ethnographie de l'épuisement en Californie

Discipline(s) Anthropologie sociale

Directeur –trice de thèse Birgit Müller

Financement de la thèse Contrat Doctoral EHESS

Date d'inscription en thèse septembre 2018

Organismes et adresses (mails) IIAC-LAIOS, EHESS

Format de présentation

Communication orale (15 minutes)

? Poster (format A0)

? « Ma thèse en trois images et 180 secondes » (3 minutes)

Résumé

(Century Gothic 11pt) 10-15 lignes maximum

Cette proposition se base sur mon travail de recherche que je mène depuis un an dans le cadre d'un doctorat en anthropologie sociale à l'EHESS. A partir de données ethnographiques sur l'usage, la gestion et les imaginaires de l'eau recueillies dans deux territoires hydrosociaux (Boelens, 2017) marqués par une fragilité de plus en plus prégnante, la proposition entend mettre en perspective les différentes relations de l'habiter en Californie (Besse, 2013 ; Lazzarotti, 2014). Cuyama – une vallée de 2000 habitants au nord de Los Angeles aux nappes phréatiques sur-exploitées par l'agro-industrie– est au bord de l'effondrement. Ses habitants doivent mettre en place un plan de gestion durable de la ressource souterraine avant 2021. En suivant ce processus, nous nous intéresserons aux différentes stratégies et tactiques (de Certeau, 1980) adoptées dans un temps qui incarnera dans notre analyse un « avant la catastrophe ». Paradise – ville entièrement détruite par un incendie de plusieurs semaines à l'automne 2018 du à de nombreuses négligences environnementales – sera l'occasion d'observer ce qu'il se passe « après l'apocalypse » : qui sont ceux qui restent ou reviennent ? pour quelles raisons ? comment continuer à vivre dans

un territoire dévasté ? La mise en perspective de ces deux territoires posera la question de la relation à l'environnement dans certaines ruines du capitalisme (Tsing, 2017).

A travers l'exploration de deux temporalités d'un même événement – l'exploitation et l'épuisement du lieu de vie - l'eau, prise comme catalyseur d'une cause commune (Stengers, 2009) autant aux humains qu'aux non-humains, permettra d'interroger la façon dont sa présence, son absence et/ou son extraction modifie, perturbe, met en danger et/ou détermine les organisations socio-écologiques.

Mots-Clés

(5 mots-clés, séparés par un point-virgule)

épuisement ; démocratie ; justice environnementale ; résistance ; anthropologie du désastre

Pour les communications orales (15 minutes) 4 pages

Actuellement en première année de thèse, la proposition de communication aux Doctoriales présentée ci-dessous se base sur une enquête de terrain de trois mois menée dans le cadre d'un master en anthropologie sociale et soutenu en juillet 2018 à l'EHESS sous la direction de Birgit Müller. Une seconde enquête de terrain est prévue de mai à août 2019. La proposition ne contient donc pas encore tous les résultats de recherche mais repose principalement sur des hypothèses. Si elle est retenue elle sera ainsi enrichie des données récoltées durant l'enquête et permettra d'approfondir l'analyse esquissée ici.

En prenant appui sur de l'enquête ethnographique l'analyse anthropologique s'attachera à montrer la façon dont les rapports de force à l'œuvre autour de l'eau agissent et sont agis (Latour, 2015) par les individus et le territoire.

1. Récit de deux vies de l'eau en Californie

Dans cette première partie, il s'agira de présenter les deux lieux d'enquête afin de dresser le portrait d'ensemble de l'épuisement des ressources : Cuyama et Paradise. En accordant autant d'importance à la description de l'ensemble socio-technique d'accès et de distribution de l'eau qu'à la retranscription de certains récits qui l'accompagnent, je voudrais m'attacher à montrer comment l'analyse du motif de l'eau permet de comprendre les déterminations et transformations des rapports sociaux, politiques et économiques ainsi que les imaginaires et les discours qui les habitent.

1.1 Nouvelle gouvernance dans un désert vert : comment gérer l'eau avant la catastrophe

A deux heures de route de Los Angeles, au milieu du désert aride, loin des centres urbains et des axes autoroutiers se trouve la vallée de Cuyama. C'est une vallée de 70km², regroupant officiellement quelques 2 000 habitants - les travailleurs sans papiers non-recensés ne sont pas en compte par ce calcul alors qu'ils constituent une large part de la population. Ici, ni fleuve, ni rivière, ni réservoir n'alimente la vallée en eau. Entièrement dépendante des nappes phréatiques, elle est à proprement parler un territoire hydro-social (Boelens, 2017). A l'extrémité est de la vallée, un couple d'anciens professeurs d'agro-écologie de l'Université de Santa Cruz cultive un vignoble de 5 acres selon les principes de l'agriculture sèche héritées des traditions françaises et espagnoles. A l'extrémité ouest, une communauté d'une quinzaine de personnes vit en auto-gestion et vise l'auto-suffisance alimentaire par la permaculture. Sur le plateau central deux corporations exploitent des milliers d'acres en culture biologique intensive et industrielle, irrigués grâce à plus de 200 puits, faisant de ce désert, un « désert vert »¹. Sur ce même plateau central se trouve un bourg de 220 maisons auxquelles est distribuée l'eau pompée par un seul puits. Forcé de

¹ Voir mon mémoire de master *Désert vert, vivre dans un paysage de sécheresse*.

puiser toujours plus profond pour trouver la ressource hydrique, le district de distribution fait face à d'importants problèmes de contamination à l'arsenic. De ces différentes manières de cultiver le sol et d'utiliser l'eau nécessaire à ces cultures, l'on perçoit déjà les différentes façons qu'ont les individus de penser et d'incarner leur rapport à un même territoire. Il s'agira d'analyser précisément les mots employés par chacun afin de définir ces différentes manières d'être. Quand les uns parlent de « culture sèche », les autres insistent sur leur usage de la gravité, alors que d'autres encore vantent la puissance de la pompe et du moteur de leurs puits. Comment l'eau est-elle acheminée aux différents lieux qu'elle nourrit ? Comment le chemin qu'elle emprunte est-t-il lui-même marqué par des rapports de force ? Dans la lignée des travaux de Veronica Strang (2009), voilà autant de questions auxquelles cette première sous-partie répondra.

Les années d'extraction à des fins agricoles font aujourd'hui de Cuyama l'un des douze bassins aquifères classés en état de priorité alarmante par l'État. Jusqu'en 2014 aucune réglementation ne régulait l'usage des eaux souterraines en Californie, seul le droit de propriété du sol prévalait. Ainsi, quiconque possédait une terre en possédait aussi les ressources et était donc libre de leur usage. Depuis juillet 2017 les différents acteurs de la vallée travaillent ensemble à l'élaboration d'un plan de gestion durable de la ressource, à la suite d'un ensemble de lois historique promulgué en 2014, visant à instaurer une gouvernance des nappes phréatiques. Comment le changement paradigmatique impliqué par la mise en place de cette nouvelle loi prend-il forme ? L'eau peut-elle passer du statut de propriété privée à celui de cause commune (Stengers, 2009) ? Une nouvelle enquête de terrain de trois mois prévue de mai à août aura notamment pour but de poursuivre l'observation et le suivi de ce processus afin d'apporter des résultats à ces problématiques de gouvernance. En suivant un groupe de militants formé à l'hiver 2018, il s'agira de rendre compte des stratégies et tactiques (de Certeau, 1980) mises en place pour résister à l'accaparement du processus par les représentants des firmes agro-industrielles. Y-a-il des marges de manœuvre possibles ? Quelles sont-elles ? Comment sont-elles investies ?

1.2 Incendie et sidération : quelle justice environnementale dans les flammes ?

Le 8 novembre 2018 Paradise disparaît. Cette ville de 27 000 habitants située au Nord de la Californie, fréquentée depuis les années 1800 par les chercheurs d'or puis par des fermiers et ensuite par des gens en quête de tranquillité, est décrite par tous comme un lieu refuge, à l'ombre d'arbres centenaires. Elle offrait autant un abri pour ceux qui cherchaient la paix au sein de la société, qu'un espace où déposer les rêves de ses vieux jours. Le 8 novembre 2018 Paradise est détruite par l'incendie le plus meurtrier de l'histoire des Etats-Unis, après celui de 1918 et le 6ème sur la liste mondiale. 52 000 personnes ont été évacuées et plus de 18 840 structures ont été détruites – dont plus de 15 000 étaient des habitations. Sept mois plus tard 3500 ouvriers travaillent encore à déblayer la ville de ses débris. Certains habitants ont acheté une maison ailleurs, dans le comté, à Sacramento ou en dehors de la Californie pour rejoindre d'autres membres de la famille. Ceux-là se considèrent comme « the lucky ones », parce que leur assurance les couvrait pour ce genre de désastre et aujourd'hui ils ont « un tas d'argent et [ils] ne [savent] pas quoi en faire »². S'ils sont les chanceux, les mal chanceux sont ceux dont les maisons sont toujours là. Elles sont rares mais de temps à

² Entretien avec un habitant de Paradise.

autre, elles se dressent entre les décombres, intactes et terriblement isolée. Ceux dont les maisons ont échappé aux flammes ont eux aussi tout perdu (leurs voisins, leur ville, leur eau, leur électricité...) mais ne reçoivent d'argent de personne car ils ont encore leur lieu de vie immédiat. Comment vivre dans une ville fantôme, dévastée par un incendie dont seul certains habitats en sortent rescapés ? Comment vivre dans cette ville dont les tuyaux et canalisations ont fondu, contaminant les sources d'eau potable au benzène ? En s'intéressant d'abord à ceux qui restent parce qu'ils n'ont pas le choix, il s'agira de comprendre comment s'organise la vie après la dévastation en suivant la question de l'accès à l'eau. Distribution gratuite mais limitée de bouteilles d'eau potable sur présentation d'un justificatif de domicile, camion-citerne payé de sa poche, filtre installé à même les tuyaux, argumentaire et auto-conviction à propos des seuils de contamination fixés arbitrairement par l'Etat... Dans ce contexte de désastre menant à une mise en crise de la possibilité de l'habiter, l'eau devient non seulement centrale mais surtout symptomatique des stratégies et tactiques des humains quant à leur relation à leur environnement. La reconstruction de la ville est pour l'instant en suspens car l'eau y est contaminée, laissant ainsi ceux qui n'ont pas d'autre choix que d'y être dans un état d'attente, d'isolement et de précarité grandissante. La reconstruction du système de distribution de l'eau, à travers le Paradise Irrigation District, sera longue et très coûteuse. Comment ne pas exclure du processus de reconstruction ceux qui désirent revenir vivre à Paradise et qui n'ont pas les moyens d'assurer cette prise en charge-là ? Se pose ici la question de la justice environnementale : qui aura le droit de pouvoir venir vivre sur un territoire ? Ce droit est-il économique, politique, social ou environnemental ?

A Paradise l'incendie soulève aussi la question de l'eau à travers celle de la sécheresse, et permet d'interroger la façon dont les individus de ce territoire menacé par les flammes chaque été, incorporaient à leur vie quotidienne ce risque-là et adaptaient leur manière d'habiter en fonction de ce dernier. Si l'incendie a pris une telle ampleur c'est non seulement parce que la ville était entièrement dans les bois, mais c'est surtout et avant tout parce que la végétation y était en situation de stress hydrique depuis plusieurs années. Si chaque personne rencontrée sur le terrain m'a dit être consciente de la possibilité d'un incendie dangereusement ravageur, toutes n'exprimaient pas de la même manière leur réponse cette menace. La question « comment vous prépariez-vous à un éventuel incendie ? » pose la question de la représentation de son propre environnement et à travers elle, celle de l'usage de l'eau. Tandis que certains nettoyaient volontairement la forêt de ses bois morts, d'autres construisaient leur jardin en « zone défensive », d'autres avaient construit une marre devant leur porte pour pouvoir s'en servir pour combattre les flammes, d'autres encore installaient des arroseurs sur le toit de leur maison, quand d'autres ne rentraient jamais chez eux avec le réservoir de leur voiture vide, au cas où il faille évacuer dans la nuit. Engagement citoyen dans l'entretien de la forêt nationale ou prévention individuelle en cas de fuite, les réponses sont nombreuses et nous apprennent toutes comment le risque créé par l'absence dramatique d'eau est incorporé dans les habitudes sociales et personnelles et comment il se traduit dans les comportements et imaginaires.

Enfin, il s'agira de se demander si, et comment, cet événement et la situation de désastre qu'il a causé, peuvent faire « cause commune ». Contrairement à l'épuisement des nappes phréatiques l'incendie est visible, spectaculaire, immédiatement destructeur et plonge ceux

qui le vivent et ceux qui en reçoivent les images dans un état de sidération paralysant (Klein, 2015). Comment l'incendie est-il désormais raconté ? Quel impact sa puissance a-t-elle eu sur l'imaginaire, et à travers lui sur la pensée de la place de l'humain dans un paysage si peu propice à la domestication ? L'enquête de terrain à venir s'attachera à interroger l'imaginaire de la catastrophe et son lien avec le réel. Comme à Cuyama, passé l'état de choc, un groupe de citoyens s'est formé pour, à son tour, animer et faire valoir sa puissance d'agir (Latour, 2015). Tandis que la compagnie d'électricité PG&E est accusée d'être à l'origine de l'incendie, ce groupe de citoyens décide de l'attaquer en procès afin de faire reconnaître leurs droits et exiger réparation. Comment cette procédure judiciaire se met-elle en place ? Une forme de justice environnementale peut-elle voir le jour ? Le suivi de cette procédure sera l'occasion de voir les mécanismes par lesquels les rapports de force permettent de (re)définir une autre façon d'habiter un territoire fragile.

1.3 Dans les ruines du capitalisme : que reconstruire ?

« Rebuild Paradise », voilà ce qu'on peut lire sur de nombreux tee-shirts lors des réunions du conseil municipal de Paradise. Certaines voitures arborent aussi le message collé à l'arrière de leur coffre. Mais d'autres posent la question « faut-il reconstruire Paradise ? ».

Après un tel événement, que beaucoup relie à de grandes négligences environnementales – individuelles et gouvernementales - la question de comment reconstruire, pourquoi et pour qui devient centrale et soulève une autre question, celle de l'amélioration de la prise en compte du risque et de la menace de destruction. Comment dans le processus de réflexion autour de la reconstruction, l'événement est-il raconté ? Comment intégrer dans l'organisation sociale la possibilité de sa disparition ? Quand certains veulent ne dépendre que de leurs propres capacités à survivre dans cet environnement, d'autres soutiennent la construction d'une infrastructure qui les constituera en acteur-réseau (Latour) afin de se sentir appartenir à un ensemble commun et de donner une forme au lien qui les relie. Avec Anna Tsing il s'agira de penser comment les ruines du capitalisme peuvent donner naissance à une autre forme de vie.

Au-delà de l'énumération des conflits liés à l'eau, cette première partie nous aura permis de montrer les mécanismes par lesquels les différentes forces agissent les unes sur les autres, qu'elles soient humaines ou non-humaines. En comparant ces deux lieux et leurs relations à la ressource aquatique nous aurons montré les résistances et adaptations des systèmes socio-écologiques (Art, Petit, Kuper et al., 2016) à un environnement intrinsèquement lié à la catastrophe.

2. L'eau, Gaïa et les Terrestres : attendre la fin, et après ? Que nous apprennent ces récits ?

2.1 Démocraties hydrauliques ?

Le suivi et l'observation des deux procédures citoyennes - à Cuyama et Paradise – permettent de mettre au jour un double mouvement : une violence sourde (Nixon, 2011) d'un côté et de l'autre une résistance par l'activation d'une certaine agentivité. A travers l'étude des réseaux et histoires d'eau c'est le fonctionnement de la démocratie états-unienne qui est interrogée. Flous juridiques, et brèches législatives sont autant d'espaces symboliques et concrets qui sont appropriés aussi bien par les corporations que par les citoyens ordinaires. Quand à Cuyama certains se forment à l'hydrogéologie, d'autres à Paradise accumulent des connaissances en gestion de forêts. Cette appropriation de différents savoirs, habituellement laissés à des experts et spécialistes, sont une façon de répondre à la confiscation de la connaissance du territoire. En se faisant la voix de ceux qui n'en ont pas – les nappes phréatiques, les forêts, les individus les plus démunis... -, les discours militants inscrivent leurs actes dans une tradition de justice environnementale, orientée vers un changement de paradigme, plus proche de la figure de Gaïa la chatouilleuse développée par Isabelle Stengers, que de l'Anthropocène des Sciences de la Terre (Stengers, 2009 ; Latour, 2015). Dominant en effet les notions de *stewardship* et de *care* environnemental dans les discours des individus rencontrés et engagés dans de telles procédures. Plus que l'action directe de l'humain sur ce qui l'entoure, c'est sa capacité à cohabiter (Morizot, 2017) avec les autres forces agissantes qui compte.

2.2 La catastrophe : destin religieux ou climato-scepticisme ?

Dans cette vision de Gaïa où les rapports inter-espèces (Haraway) basés sur la symbiose (Margulis) et non plus sur la compétition, quelle place tiennent les discours religieux ? Refuser l'Anthropocène parce qu'il octroie une place surplombante à l'humain sur toutes les autres formes de vie, n'est-ce pas, en contexte états-unien, en accorder une encore plus grande à un Dieu mystique et justicier ? En prenant pour cadre théorique les travaux d'éthique environnementale, il s'agira d'interroger la catastrophe à l'aune des discours religieux produits sur les différents terrains quant aux dynamismes de la relation humains-non-humains et d'en proposer une analyse en regard des discours climato-sceptiques. A partir de cette incursion dans les discours qui tentent de construire une autre rationalité à partir des faits du désastre, la question sera de comprendre d'une part comment ils peuvent être vecteur de communautés et d'autre part, comment ces communauté-là peuvent passer du statut de minoritaire à celui de dominante – à l'image de Donald Trump qui su ériger au rang de vérités générales, ce qui n'était que des vérités alternatives.

2.3 Cohabitation et diplomatie

Enfin, les deux études de cas, du fait des différentes temporalités qu'elles recouvrent et permettent d'aborder serviront à penser la notion de cohabitation développée par Baptiste Morizot (2017). Comment se redéfinit-elle une fois qu'une partie de la relation est anéantie ? Et comment, une fois détruit, l'environnement peut alors servir de modèle de résilience au monde humain qui l'habite ? Dans les cendres de Paradise quelle est la végétation qui repousse ? Comment les individus cohabitent-ils avec cette nouvelle végétation ? A Paradise, des pois de senteur fleurissent entre les carcasses des voitures carbonisées et désormais rouillées, des cerfs et des biches broutent les jeunes pousses des arbres et des

oiseaux font leur nid dans les parasols qui n'ont pas brûlé. Cette vie-plus-qu'humaine (Haraway, 2018) oblige les humains à s'inscrire dans un autre rythme et à reconnaître certaines limites à ne pas dépasser, libérant alors de l'espace et de l'énergie pour qu'autre chose puisse s'y développer : des herbes « sauvages », des plantes « invasives »... avec lesquels les humains apprennent à vivre après des années de lutte. Que nous apprend l'enquête de terrain menée à Paradise à ce sujet ?

A travers les motifs de l'eau, de l'épuisement et de la catastrophe, la mise en perspective de deux lieux en Californie, nous aura ainsi permis de comprendre les organisations, adaptations et transformations des systèmes socio-écologiques. Les outils de l'ethnographie et de l'anthropologie permettent de donner à voir les mécanismes par lesquels ces changements sont susceptibles de s'opérer et apportent, grâce à plusieurs enquêtes longues et immersives sur le terrain, un regard original aux questions contemporaines de gestion de l'eau, de mise en danger de l'environnement et de restauration de la relation perdue entre humains et non-humains à l'ère moderne, surtout aux Etats-Unis où prévaut l'extraction et la fonction utilitaire des ressources naturelles.

1BIBLIOGRAPHIE

BECK, Ulrich. *La société du risque: Sur la voie d'une autre modernité*. 2008.

BEDNIK, Anna. *Extractivisme. Exploitation industrielle de la nature: logiques, conséquences, résistances, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin*, 2016.

DANOWSKI, Déborah et DE CASTRO, Eduardo Viveiros. *The ends of the world*. John Wiley & Sons, 2017.

DE CERTEAU, Michel, GIARD, Luce, et MAYOL, Pierre. *L'invention du quotidien*. Paris : Gallimard, 1990.

FITZGERALD, Deborah Kay. *Every farm a factory: The industrial ideal in American agriculture*. Yale University Press, 2003.

GUATTARI, Félix. *Les trois écologies*. Paris : Galilée, 1989.

GUTHMAN, Julie. *Agrarian dreams: The paradox of organic farming in California*. Univ of California Press, 2014.

HOFFMAN, Susanna M., SMITH, Oliver, et al. *Catastrophe and culture the anthropology of disaster*. In : *School of american research advanced seminar series*. 2002.

JULLIEN, François. *Vivre de paysage ou L'impensé de la Raison*. Editions Gallimard, 2014.

KEUCHEYAN, Razmig. *La nature est un champ de bataille: essai d'écologie politique*. La Découverte, 2018.

KLEIN, Naomi. *La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre*, 2008.

LARRÈRE, Catherine et LARRÈRE, Raphaël. *Penser et agir avec la nature: une enquête philosophique*. La découverte, 2018.

MOREAU, Yoann. *Vivre avec les catastrophes*. Presses Universitaires de France, 2017.

MORIZOT, Baptiste. *Les diplomates*. Wildproject, 2016.

NASH, Roderick. *Wilderness and the American mind*. Yale University Press, 2014.

NIXON, Rob. *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*. Harvard University Press, 2011.

OLIVER-SMITH, Anthony, HOFFMAN, Susannah M., et HOFFMAN, Susanna (ed.). *The angry earth: disaster in anthropological perspective*. Psychology Press, 1999.

OSTROM, Elinor. *Governing the commons*. Cambridge university press, 2015.

STENGERS, Isabelle. *Au temps des catastrophes: résister à la barbarie qui vient*. La découverte, 2013.

STRANG, Veronica. *Gardening the world: Agency, identity and the ownership of water*. Berghahn Books, 2009.

LATOUR, Bruno. *Face à Gaïa: huit conférences sur le nouveau régime climatique*. La découverte, 2015.

LATOUR, Bruno. *Où atterrir?: comment s'orienter en politique*. La Découverte, 2017.

PYNE, Stephen J. *Fire: a brief history*. University of Washington Press, 2011.

REISNER, Marc. *Cadillac desert: The American West and its disappearing water*. Penguin, 1993.

TSING, Anna. *The mushroom at the end of the world: On the possibility of life in capitalist ruins*. 2015.

VIDALOU, Jean-Baptiste. *Être forêts: habiter des territoires en lutte*. Zones, 2017.